

La Provence, du XV^e siècle à la Révolution

DUCHÈNE (Roger), . . . *Et la Provence devint française*, Paris, Ed. Mazarine, 1982, 247 p.

C'est un essai brillant, nuancé, élégant et bien informé. Centré sur le temps de l'annexion (la fin du xv^e siècle, huit chapitres sur dix-sept) l'ouvrage se propose de découvrir à la lueur des seuls événements la trame profonde de l'histoire provençale jusqu'à la Révolution. Ainsi sont privilégiés les apports des différentes époques et dégagées les permanences qui donnent à la Provence son originalité : la triple attraction septentrionale, orientale et occidentale ; la tendance autonomiste sous des princes tous étrangers ; le poids de Marseille. On y trouvera une fine analyse de la délicate partie jouée par Louis XI et Charles VIII pour mettre la main sur la fenêtre italo-méditerranéenne du royaume.

F.X. EMMANUELLI

Théâtre populaire à Béziers

L'antiquité du triomphe de Besiers au jour de l'Ascension, reproduction fotografica de l'edicion de 1628 amb una introduccion de Felip Gardy, Béziers, C.I.D.O., 1981, XXIV + 256 p.

Ce n'est pas seulement une curiosité bibliophilique que reproduit ici le C.I.D.O. de Béziers, c'est un document important, qu'il faut lui savoir gré de mettre à la disposition de l'historien des réjouissances populaires, et bien sûr du linguiste. Les huit pièces du théâtre de Caritats (c'est-à-dire des manifestations du jeudi de l'Ascension) contenues dans le recueil imprimé à Béziers, en 1628, par Jean Martel, se laissent dater des années 1616-1625 ; elles sont toutes très locales (le néophyte apprendra dans l'introduction ce que c'est que *lo Camel*, qui est *Pepesuc*, etc.), et même emblématiques de Béziers ; elles s'adressent à des « occitanophones » suffisamment frottés de français pour supporter des textes bilingues.

Les historiens du théâtre ne devront pas négliger ce recueil : non pas seulement parce que Molière aurait, dit-on, pris dans *Les amours de la guimbarde* (pp. 121-149) le sujet de son *Dépit amoureux*, mais parce que les huit pièces ici rassemblées ont leur propre intérêt, qui n'est pas seulement de nous renseigner sur le goût d'un public provincial, et de ses auteurs, sous le règne de Louis XIII. Pour les folkloristes, la date de *L'antiquité du triomphe* est suffisamment haute pour qu'ils y trouvent ce qui doit être l'attestation princeps du *joc de cabro*, *sios tu cabro* (p. 11) aussi bien que celle de telle locution proverbiale (ainsi *lou diables ce compisse*, p. 16, lorsqu'il tonne). Le socio-linguiste, utilement guidé par l'éminent spécialiste qu'est Philippe Gardy, se persuadera que le théâtre de Caritas, s'il est effectivement *fèsta dins la fèsta* (la formule est heureuse), reflète encore telle hésitation fondamentale qui, aujourd'hui encore, grève le substrat occitan : « Quand se vou "besierenc" (pèr simplificar) lo teatre de Caritats se barra e refusa lo monde dau defora ; quand se dubris e lascia bofar lo vènt coma bofa, s'empabola de francés » (p. XXI).

Une critique pourtant, parmi tous les éloges que mérite cette édition : il nous paraît regrettable qu'un petit glossaire ne lui ait pas été adjoint, qui permette à tous de saisir toutes les subtilités d'une langue qui, sauf erreur, est très localisée, et qui bien sûr présente en outre quelques traits archaïques.

J.-C. DINGUIRARD

Le charivari dans les Pyrénées occidentales

DESPLAT (Christian), *Charivaris en Gascogne : la « morale des peuples du XVI^e au XX^e siècle »*, Paris, Berger-Levrault, 1982, 288 p.

Etude après étude, avec labeur, patience et réussite Christian Desplat ne cesse de faire mieux connaître le Béarn des XVII^e-XIX^e siècles, et même l'occasion, comme cette fois-ci, du XX^e siècle. Le présent ouvrage est tout à fait remarquable et constitue la meilleure étude d'histoire régionale consacrée aux charivaris : un modèle d'enquête et d'utilisation critique des sources dans la longue durée. Un bel exemple également de saine et probe histoire culturelle.

Le charivari peut, à un premier niveau, être défini comme un vacarme, un tumulte, visant à punir telle ou telle personne, tel ou tel couple pour un comportement qui enfreint les règles morales traditionnelles. Il est la sanction d'une « loi morale non écrite » qui vise les remariages dans la mesure où ils perturbent le marché matrimonial, et plus encore lorsqu'ils contreviennent à la discipline intérieure de la communauté par de trop forts écarts d'âges ou de conditions, ou par suite de circonstances considérées comme scandaleuses. Chr. Desplat montre que tout autre visée correspond soit à un détournement du charivari, soit à une erreur d'interprétation souvent volontaire, notamment de la part des autorités politiques ou religieuses qui, à l'occasion, laissent faire, mais dont l'attitude générale est hostile. Même si des faits politiques, sociaux ou religieux, voire économiques, peuvent se mêler à un charivari, en fait il s'agit d'un acte extrêmement spécifique dont la motivation se suffit à elle-même, du XVI^e siècle à nos jours. Il faut faire disparaître une rupture de l'ordre moral qui régit la société, rupture survenue à l'occasion d'un remariage jugé scandaleux. Elle ne débouche pas forcément sur le tumulte et la dérision : le « rachat » est possible moyennant le versement d'une somme destinée à permettre les libations de la jeunesse — ou de la société de jeunesse quand elle existe encore —, ou l'organisation de ces libations avec présence du ou des « charivarisés ».

D'ailleurs le charivari doit finir par une réconciliation et tout est pour le mieux lorsque la « victime » participe aux libations finales : sa « faute » est effacée et l'unité de la communauté restaurée. Ce qui, avant le XVIII^e siècle, n'exclut nullement la violence, celle des victimes comme celle des auteurs du charivari qui sont des « jeunes », lesquels bénéficient presque toujours d'une sorte de complicité générale. Violences qu'au demeurant il ne faut pas exagérer. Seules les femmes sont exclues des charivaris, excepté celles qui sont visées ! En sont également exclus les étrangers. Quant aux nobles, ils n'y participent pas.

Le rite manifeste, en Béarn et dans ses alentours, une étonnante continuité : l'auteur n'a aucun mal à montrer sa survie jusqu'à nos jours, fidèle à lui-même et malgré les pires circonstances : « en 1943, en dépit d'une forte présence allemande et du couvre-feu, la jeunesse de Bizanos, dans la banlieue paloïse,